

LA TRACE

L'auteur a souhaité garder l'anonymat

Marion inspira profondément, souffla doucement et frappa à la porte de service du Manoir. Elle entendit des bruits de pas assourdis par la lourde porte en bois puis la serrure teinta et le battant s'ouvrit avec un léger grincement. Une petite femme mince apparut. Ses cheveux blancs étaient tirés en un chignon parfait et ses yeux bleus souriants se cachaient derrière une paire de lunettes cerclée de métal doré. Elle portait un tailleur noir impeccable sur un chemisier immaculé.

- Bonjour, dit-elle avec un grand sourire, je suppose que vous êtes Marion ? Sa voix était douce et posée mais teintée d'une autorité naturelle.
- Bonjour, oui, répondit Marion en lui tendant la main et en lui rendant son sourire. Vous devez être Lucie ?
- C'est cela, dit Lucie en lui serrant la main. Entrez.

Lucie s'effaça et laissa Marion entrer dans la cuisine du Manoir. Marion avait toujours rêvé de rentrer dans cette immense maison. Elle avait grandi dans une ferme avoisinante et cette grande bâtisse représentait l'inaccessible et le mystère. Elle appartenait à la Famille depuis cinq cent ans et, au village, on racontait beaucoup de choses sur cette maison. En premier lieu, qu'elle était hantée par un des ancêtres de Monsieur le Comte. Marion ne croyait pas à toutes ces bêtises, elle était bien trop maline pour ça.

La cuisine était grande et lumineuse. Un homme s'affairait aux fourneaux. Il se retourna et s'avança vers Marion en s'essuyant les mains sur son tablier. Il boitait légèrement et était bossu. Elle le connaissait et l'aimait bien. C'était un homme bon, toujours prêt à rendre service au village. Un grand sourire éclaira son visage poupin et il lui déposa une bise sur chaque joue. C'était grâce à lui qu'elle avait obtenu ce poste de femme de ménage au Manoir, la précédente ayant pris sa retraite.

- Comment vas-tu ma belle ?
- Très bien Jean et vous ?
- Oh moi, tu sais, tant que j'ai quelque chose à cuisiner ça va.

Lucie posa la main sur l'épaule de Marion.

- Venez, je vais vous montrer votre vestiaire, votre uniforme vous y attend. Ensuite je vous ferai visiter la maison. Monsieur et Madame sont absents pour encore trois jours, vous aurez donc le temps de prendre vos marques.

Lucie l'accompagna dans une petite pièce contenant un banc et trois armoires. Elle lui désigna celle qui lui était attribuée puis la laissa se changer. Marion se déshabilla, rangea soigneusement ses affaires et enfila une robe noire, un tablier blanc et des chaussures blanches confortables. Elle coiffa ses longs cheveux bruns en un chignon serré. Elle se regarda dans le miroir accroché au mur et fut satisfaite de ce qu'elle voyait. Elle était grande et fine avec un visage en forme de cœur et de grands yeux marron. Elle lissa son tablier. Il représentait tellement pour elle et, avant tout, un avenir. Elle avait perdu ses parents dans l'incendie de la maison qu'ils louaient trois mois auparavant et il ne lui restait plus rien. Pour l'instant elle habitait chez sa tante mais elle ne pourrait pas y rester bien longtemps encore. Non parce que sa tante souhaitait la voir partir mais uniquement parce que sa tante était une vieille fille pleine de manies et de lubies exaspérantes.

Elle rejoignit Lucie dans la cuisine qui approuva d'un regard sa mise irréprochable et elles partirent à la découverte de la maison. De salons en salle à manger et d'antichambres en chambres, Marion était émerveillée. Elle sentait que sa place était ici et que, désormais, la vie lui souriait. Elles arrivèrent dans la bibliothèque qui servait également de bureau à Monsieur. Dès qu'elle entra dans la pièce, le regard de Marion tomba sur la fenêtre et sur la marque brunâtre de main sur l'une des vitres. Lucie suivit son regard et s'approcha d'elle.

- Alors c'est vrai, souffla Marion.

Lucie sourit.

- Si vous faites allusion à la présence de cette trace de main, oui, elle est réelle. Maintenant, pour ce qui est des balivernes et des rumeurs qui courent dans le village à ce sujet, je vous rassure tout de suite : il n'y a pas de fantôme lié à cette main. La vraie histoire c'est que l'arrière-arrière-grand-père de Monsieur a égorgé son épouse avec un coupe-papier dans cette pièce. Il était d'une jalousie malade qui conférait à la folie et il était persuadé qu'elle le trompait avec un de ses amis. Pendant une dispute très virulente, il a perdu le contrôle et l'a tuée. Il s'est rendu compte de son acte, l'a prise dans ses bras puis s'est suicidé en sautant par la fenêtre. Il avait les mains pleines du sang de sa femme et il a laissé cette marque en l'ouvrant.

- Mais pourquoi avoir conservé cette trace, pourquoi ne pas l'avoir effacée ?

- On a essayé mais rien n'y a fait. Cela tient à la structure du verre de la vitre. Le sang est imprégné dedans. Vous pourrez frotter rien ne

partira. De toute façon Monsieur ne veut pas qu'on l'efface ou qu'on change le carreau.

- C'est morbide.

- Pour vous peut-être mais pour Monsieur, cela fait partie de son histoire familiale. Une histoire terrible mais son histoire quand même.

Marion fut parcourue d'un frisson glacé. Elle doutait de pouvoir s'habituer à la vue de cette trace mais elle ferait avec, de toute façon elle n'avait pas le choix.

Lucie passa le reste de la journée à lui expliquer les us et coutumes de la maison. En plus de Marion, ils étaient quatre employés : Lucie, qui était à la fois gouvernante et secrétaire, Jean le cuisinier, Sophie le chauffeur et Hercule le jardinier et homme à tout faire. Sophie était en déplacement avec Madame et Monsieur. Lucie lui présenta Hercule. Il portait bien son prénom, c'était un géant de près de deux mètres à la carrure impressionnante malgré sa cinquantaine bien tassée. Sa voix était grave et puissante et son visage taillé à la serpe.

En fin de journée, Marion rentra chez elle exténuée mais heureuse de sa première journée. Sa tante l'attendait. C'était une petite femme ronde aux cheveux courts poivre et sel. Elle était toujours vêtue de noir, non par esprit morbide mais parce qu'elle trouvait cela plus pratique.

- Alors, comment c'était, demanda-t-elle sans même laisser le temps à Marion d'enlever son manteau.

- Très bien, soupira Marion.

- Tu l'as vue ?

- Oui, j'ai vu la trace, répondit Marion d'un ton las.

- Je suis inquiète que tu travailles là-bas, il s'est passé tant de choses étranges dans cette baraque. On raconte que...

- Arrête d'écouter ce qu'on raconte au village, s'emporta Marion, ce sont des histoires de bonnes femmes. Ce travail est une chance pour moi. Maintenant laisse-moi tranquille avec ça, je ne veux plus en parler.

Sa tante se renfrogna et entreprit, en silence, de mettre le couvert pour le repas du soir. Marion dîna et fila directement se coucher. Pour la première fois depuis plusieurs semaines, elle sombra rapidement dans un profond sommeil.

Lorsqu'elle arriva au travail le lendemain, Lucie lui dressa une longue liste de tâches qui visaient à récurer la maison de fond en comble. Elle commença par le grand salon et remonta progressivement vers le deuxième étage et la bibliothèque

qu'elle attaqua en milieu d'après-midi. Elle y trouva Lucie qui finissait de trier les papiers de Monsieur.

- Tout va bien Marion, demanda Lucie en lui souriant ?

- Oui merci, répondit Marion en lui rendant son sourire.

- J'en ai pour une dizaine de minutes et je vous laisse la place libre, dit Lucie en remontant ses lunettes sur son nez.

- Prenez votre temps, je vais commencer par les vitres. Lucie hocha la tête et se remit dans son travail.

Marion s'approcha de la fameuse fenêtre dont chaque battant était constitué de huit petits carreaux. La trace était située sur celui en bas à droite du battant gauche. Marion soupira et aspergea chaque petite vitre de produit nettoyant. Elle se mit à les frotter consciencieusement en terminant par la fameuse. A sa grande surprise, lorsqu'elle passa son chiffon sur la trace, elle disparut immédiatement. Marion en resta interloquée. Elle se tourna vers Lucie.

- La trace, elle est partie, s'exclama-t-elle !

Lucie leva la tête. Son regard se porta sur la fenêtre et son visage pâlit et se décomposa.

- Oh mon Dieu, souffla-t-elle.

Elle se leva, s'approcha et passa sa main sur le verre.

- Ce n'est pas possible, articula-t-elle doucement. Nous avons tout essayé pour la faire partir. Comment est-ce possible ?

Marion sembla comprendre soudain et sourit.

- C'était une blague, s'exclama-t-elle. Une sorte de bizutage, c'est ça ? Cette trace était un simple dessin sur la vitre pour me faire peur ?

Lucie la regarda et l'expression de son visage ôta son sourire à Marion.

- Je peux vous garantir que non. Cette trace était bien réelle et authentique.

- Croyez...croyez-vous que Monsieur en sera fâché, balbutia Marion qui se voyait déjà au chômage ?

- Je crois surtout qu'il va être sidéré mais je ne pense pas qu'il vous en tienne rigueur, la rassura-t-elle. Je vais aller chercher Hercule, il faut qu'il

examine ça. Restez ici, je n'en ai pas pour longtemps. Et ne touchez à rien d'autre.

Lucie sortit de la pièce et regagna la cuisine. Elle y trouva Jean et Hercule qui buvaient un café. La chaise sur laquelle Hercule était assis émettait des plaintes grinçantes sous son poids. Les deux hommes riaient de bon cœur mais, quand Lucie entra, leur bonne humeur vola en éclat devant l'expression qu'elle affichait.

- Que se passe-t-il, demanda Hercule de sa voix de stentor ?
- La petite, elle a...elle a effacé la trace, balbutia Lucie.
- Quoi, s'exclamèrent de concert Jean et Hercule en se levant?
- Elle nettoyait la vitre et la trace a disparu, expliqua Lucie.

A cet instant un hurlement retentit. Un hurlement féminin plein de terreur à vous glacer le sang, amplifié par le vaste hall d'entrée de la maison. Tous trois se précipitèrent vers la bibliothèque aussi vite qu'ils purent. Hercule était le premier à s'encadrer dans la porte. Il s'arrêta net et Lucie faillit le percuter. Elle se faufila entre son corps massif et le chambranle de la porte et entra dans la pièce. En retint un cri et plaça les mains sur sa bouche. Là, sur le sol, Marion gisait sur le dos, les yeux grands ouverts, une expression de terreur absolue sur son visage désormais bleuté. Sur son cou au larynx broyé, il y avait une marque de main brunâtre.

Lucie crut entendre un rire sardonique et cruel. Elle releva lentement le regard vers la fenêtre et là, sur la vitre en bas à droite du battant gauche, la trace avait repris sa place.